



Sait-on jamais ce que l'on vit, ce que l'on voit ?

De même que les mots circonscrivent le silence, les images bordent un réel inaccessible.

Que nous disent de lui l'écorché de SOUTINE ? les portraits de BACON ? les squelettes d'ENSOR ?

Creusant inlassablement le mystère des visages, des corps, de l'être tout entier... la peinture de BONNIN, à sa manière à elle, obstinée, dérangeante, ne montre rien de plus que cette dérobade du réel à nos yeux et l'inépuisable curiosité/effroi qu'il suscite...

Il arrive parfois que ce réel nous fasse accroire, joue sa carte riante, nous flatte et nous apaise : BONNIN l'accueille avec humour, cet instant d'illusion. Le chat ouvre un oeil mais se love, les fleurs dardent fièrement leurs tiges, les seins pointent, les bras se tendent et les couleurs s'accusent. Un instant, l'on croit reconnaître le monde qu'on habite...

Pourtant, ne cherchez pas, regardeurs avides, le peintre n'est plus un photographe. L'hagiographe n'est plus... Les contours appuyés, la matière crue, violente et vive, sont un effet de l'art au-dessus du vide...

Ce que Yannick Haenel dit de Delacroix, pourrait, me semble-t-il, s'appliquer à Bonnin :

« La peinture est ce qui vous jette au visage une scène interdite [...] vous ouvre à ce qui défaille. La peinture creuse un trou dans le réel, et en creusant ce trou, elle vous comble. C'est l'aventure du désir – son ouverture à l'abîme. »¹

¹ *Le désir comme aventure*, Yannick HAENEL. Éd. 1001 NUITS. p.24